

## **Le risque comme externalisation du danger et de la vulnérabilité**

Il semble urgent de reconsidérer notre modèle de gestion des risques, voire de sortir de la logique comptable et statistique qui le sous-tend. Ainsi les nouveaux risques technologiques sont-ils, contrairement au modèle de l'accident industriel sur lequel repose la logique assurantielle de réparation, des risques collectifs (pouvant toucher jusqu'à l'humanité entière), parfois immaîtrisables et irréversibles, comme la pollution radiologique ou biotechnologique. Ils ont également pour caractéristique d'être invisibles, inodores et sans saveur, et d'être produits de manière continue, dans le cadre « normal » de fonctionnement des installations industrielles, et sans qu'aucun événement spectaculaire préexiste à leur apparition. **Leur singularité nous contraint donc à ouvrir un nouvel imaginaire de la vulnérabilité et, plus encore, à nous rendre capables d'imaginer le pire.** C'est ce que le sociologue Paul Virilio nomme accident de la substance : « Innover le navire c'était déjà innover le naufrage, inventer la machine à vapeur, la locomotive, c'était encore inventer le déraillement, la catastrophe ferroviaire. De même les avions innoveront la catastrophe aérienne. Sans parler de l'automobile et du carambolage à grande vitesse, ni surtout, de ces risques technologiques majeurs, résultant du développement des industries chimiques ou du nucléaire... ».

Le risque, dans son acception technique définie comme statistique, évacue, en amont, la question du danger comme *substance* et, en aval, celle de la vulnérabilité, pour se recentrer sur ce qui, seul, donne prise à la pensée calculante : l'expression probabiliste. Il ne s'agit donc pas de savoir si un cœur de réacteur nucléaire et le plutonium qu'il contient représentent une menace en soi, ni d'évaluer ce qui serait affecté s'il venait à « s'externaliser » à son tour, mais de s'abriter derrière l'occurrence jugée presque nulle qu'un tel événement puisse se produire. Le risque calculé n'apparaît-il pas finalement comme la manière appauvrie et réductrice dont l'homme des sociétés technoscientifiques, qui ne parvient plus à donner sens à son malheur, rend compte de ce qui lui arrive ? Il rend aussi compte, par là même, de ce qu'il a produit, mais il ne peut en avoir conscience puisque l'expression quantifiée qu'il en a donnée le prive de tout regard critique.

Mais le « risque » vécu à hauteur d'homme recouvre une toute autre dimension d'une réalité pourtant désignée par un même mot, lorsqu'une mère de famille, par exemple, se demande si elle peut nourrir ses enfants avec les produits de son jardin ou des fruits de mer pêchés au voisinage de l'usine de retraitement des déchets nucléaires de La Hague ou, désormais, à Fukushima. L'exploitant pourra toujours lui rappeler au moyen de plaquettes d'information en papier glacé qu'il existe bien des traces d'isotopes radioactifs dans le ruisseau qui borde sa maison, mais « sans gravité pour la santé », ou l'autorité de sûreté lui faire parvenir une brochure en couleurs contenant des tableaux exprimant les taux de contamination de l'environnement exprimés en Sievert, Becquerels,... une « bequerelle » restera pour un natif du Nord-Cotentin une jeune brebis.